

CINÉMA

DOCUMENTAIRESÉRIE
FICTION
MUSIQUE
SPECTACLE
SPORT
MAGAZINE
INFO
DIVERTISSEMENT

SÉBASTIEN DAGUERRESSAR/BABEL DOC

« CES FEMMES QUI N'EXISTAIENT PAS »

Durant le génocide des Tutsi au Rwanda, des femmes ont été violées par des soldats français, censés les protéger. Vingt-huit ans plus tard, le combat judiciaire de ces rescapées reste vain. Rwanda, le silence des mots, de Michaël Sztanke et Gaël Faye, dénonce une intolérable omerta.

Un film pour raconter l'horreur dans l'horreur. Dans *Rwanda, le silence des mots*, diffusé dans *Arte reportage*, le réalisateur Michaël Sztanke et l'artiste Gaël Faye racontent l'épouvantable calvaire de Marie-Jeanne, de Concessa et de Prisca et, à travers elles, d'autres femmes tutsi violées par des militaires français de l'opération Turquoise en 1994. Déjà victimes des génocidaires hutu, elles avaient trouvé refuge dans les »

» camps de Murambi et de Nyarushishi, sous protection française. En 2009, elles ont décidé de porter plainte auprès du Tribunal de grande instance de Paris. L'instruction, ouverte un an plus tard, a finalement été confiée en 2012 au pôle «Génocide et crimes contre l'humanité.» Depuis? Rien. Un silence assourdissant sur fond d'omerta du corps militaire et de tabou politique. «*Le temps des bourreaux doit laisser place à celui des victimes*», clame Gaël Faye. Coulisses d'un film déchirant.

Pourquoi ce film?

Michaël Sztanke. Lors de mon précédent film sur le Rwanda [*Rwanda, chronique d'un génocide annoncé*, 2019], ces exactions m'avaient été rapportées par un médecin humanitaire. J'avais alors posé quelques questions à des militaires, mais je m'étais heurté à un mur ou à des réponses expliquant que c'était le fait de quelques brebis galeuses. Il était temps que le public entende ces femmes. Il ne s'agissait pas de faire une enquête, mais juste de délivrer la parole brute de ces survivantes.

Gaël Faye. Pour moi, l'élément déclencheur a été le discours d'Emmanuel Macron il y a tout juste un an, à Kigali, en marge de la présentation du rapport Duclert qui officialisait la responsabilité française dans le génocide. En tant que Franco-Rwandais, ce rabibochage diplomatique tant attendu m'a réjoui. Malheureusement, il y a eu les mots de Macron, qui a laissé entendre que l'opération Turquoise était une belle réussite humanitaire. J'ai été très affecté, en colère, et je ne savais pas quoi faire de cette colère. J'avais en tête ces femmes qui n'existaient pas. On parle d'humains, pas de cafards. Alors, quand Michaël m'a proposé de leur donner la parole et un visage, j'ai tout de suite accepté. Ce film est une manière de contrer la présentation aseptisée du rôle tenu par l'armée française.

Comment les avez-vous convaincues de se livrer face caméra?

M. S. Notre contact et amie à Kigali, Dida Nibagwire, qui est la coproductrice du film, est allée les voir régulièrement pendant de longs mois pour les écouter et leur expliquer notre démarche. Il fallait créer un rapport de confiance pour qu'elles acceptent de se livrer.

G. F. Nous devions les convaincre que, bien que français, nous n'étions pas là pour remettre en question leur parole

Ci-dessus: deux des témoins du film, revenues avec leurs proches sur les lieux de leurs souffrances. Page précédente: Marie-Jeanne Muraketete, victime des militaires français de l'opération Turquoise.

ou la confronter à celle des militaires. Nous voulions souligner leur immense courage, montrer comment elles tentent de se reconstruire, ne pas nous arrêter à leur statut de victimes.

Pourquoi retourner sur les lieux des viols?

G. F. L'idée est venue de Marie-Jeanne. Ce retour vers le passé pour mieux l'affronter s'est imposé comme une évidence. Aucune d'entre elles n'y était retournée. Alors on a proposé de louer un bus pour voyager tous ensemble et permettre à ces femmes qui se connaissaient à peine de partager ce périple.

M. S. Marie-Jeanne nous a demandé de venir avec sa fille Jeannette, car elle voulait lui montrer la région où elle était née et l'endroit où elle avait souffert. Même chose pour Concessa. Cette idée de transmission m'a particulièrement touché, moi, petit-fils de déportés. Le périple en bus prenait dès lors une autre dimension. Pour le raconter, je me suis d'ailleurs inspiré du film *Voyages*, d'Emmanuel Finkiel, une fiction où des rescapés de la Shoah retournent en car à Auschwitz.

Cette affaire a eu très peu d'écho médiatique et n'est évoquée dans aucun documentaire. Comment l'expliquez-vous?

G. F. S'attaquer à l'armée est difficile. Surtout sur un sujet où le silence est la règle. Il est temps de s'interroger sur la culture du viol dans l'armée. Récemment encore, des accusations ont été portées contre des contingents au Mali et en Centrafrique. Ici, on parle de femmes tutsi violées pendant le génocide, réfugiées dans des camps sous pavillon français et violées quasiment tous les soirs par ceux qui devaient les protéger. Impossible que personne, dans la hiérarchie, n'ait été au courant.

M. S. Il n'y a pas si longtemps qu'on s'est penché sur les viols de l'armée française pendant la guerre d'Algérie. Il a fallu des décennies pour qu'on en parle. D'où l'importance de raconter ce qui s'est passé il y a vingt-huit ans au Rwanda, d'arrêter de fermer les yeux ou d'attendre qu'il n'y ait plus de témoins.

Les récits de ces femmes, très détaillés, peuvent-ils aider à reprendre l'instruction?





nom. Il est temps que les langues se délient et qu'on arrête, par nos silences, d'être complices de toutes ces atrocités qui salissent l'image de notre armée et de la France. Dans cette période où les regards sur les violences faites aux femmes commencent à changer sous l'effet des mouvements de libération de la parole, l'occasion est offerte de s'attaquer à cet autre sujet de société. Saisissons-la.

M.S. Ce sentiment d'impunité de la puissance militaire doit prendre fin. Il faut savoir qu'il y a toute une terminologie pour qualifier les femmes tutsi (« grande, élancée, jolie espionne, fourbe... ») retrouvée dans des textes, des télégrammes paraphés par des politiques. Des mots puisés dans le vocabulaire des Hutu Power. Marie-Jeanne, Prisca et Concessa les ont entendus dans la bouche des militaires.

Entre les témoignages, vous intercalez de longs plans de paysages. Pourquoi ce parti pris ?

G.F. Dans les récits des survivants, les références à la nature sont omniprésentes. Ils évoquent la topographie des lieux qui leur permettait d'échapper à leurs bourreaux. Il est question aussi de la pluie, qui les a sauvés car les massacres s'arrêtaient. Il était important de les illustrer. Ensuite, face à ces témoignages bruts si crus, il y avait la nécessité de faire une pause dans le récit, de se régénérer. D'expérience, je sais aussi qu'un spectateur a une limite d'écoute de l'horreur.

M.S. Ces longs plans offrent une respiration, un moment de recueillement. Ils permettent de peser les mots et les faits que ces femmes décrivent avec un si grand courage.

Propos recueillis par Étienne Labrunie

TTTT
Rwanda,
le silence
des mots
Samedi 18.35
Arte

LES MOTS DE GAËL FAYE

« L'histoire d'un génocide ne finit jamais de s'écrire, et les témoins qui ont réchappé au désastre se risquent parfois à nous raconter des histoires dont il ne reste que des ruines, des récits dont les mots sont des silences. » Gaël Faye a décidé de porter les siens tout au long du film. Des textes chocs, accusateurs parfois. « Ce qui est arrivé au Rwanda est, que cela vous plaise ou non, un moment de l'histoire de France », assène-t-il en introduction, citant l'écrivain Boubacar Boris Diop (*Murambi, le livre des ossements*). « C'est une manière de prendre le spectateur français par la main et de lui dire: "Accompagnez-nous même si ça ne va pas vous plaire, mais ça vous concerne" », explique le Franco-Rwandais, membre depuis plus de

quinze ans du Collectif des parties civiles pour le Rwanda (CPCR), qui se bat pour briser tous les tabous, accompagner en justice les victimes tutsi et traquer les génocidaires. « Il y a le réflexe de fermer les yeux et les oreilles sur le sujet. Je l'ai souvent ressenti en arrivant en France, en racontant ma petite histoire personnelle », témoigne l'auteur de *Petit Pays*. Une implication totale qui le pousse à s'investir dans l'insupportable histoire de ces femmes violées par des militaires français. Et son arme reste l'écriture: « Bâillonnez les poèmes. On n'écrit pas: la mort affreuse, la violence inouïe, la spirale du feu, le déluge d'acier, les vents mauvais, les canines allumées du diable et les ricanements de Dieu. »

G.F. De façon presque arrogante, j'espère que ce film viendra chahuter un peu les consciences. Faire une chanson, un livre ou un documentaire est la seule arme dont je dispose pour tenter de faire bouger les lignes. Je n'ai pas d'autre choix. Sans doute naïvement je me dis que cette prise de parole et la petite médiatisation qui l'accompagne pourraient débloquer le dossier.

M.S. L'instruction est au point mort sans que l'on sache pourquoi. Ces femmes ne comprennent pas cet interminable silence. Elles ont traversé l'Afrique pour rejoindre l'Europe, pour être entendues par la justice française, et elle reste sourde!

Les politiques doivent-ils s'emparer de ce sujet ?

G.F. Évidemment! Il faut s'attaquer à ce rapport de l'armée avec le viol. Arrêtons le déni. Durant des années, être franco-rwandais au Rwanda a été terrible. Je me suis fait insulter, cracher dessus. Il faut qu'on prenne conscience que même en tant que simple citoyen on doit rendre compte de ce que font nos institutions, notre État, en notre

Le Franco-Rwandais Gaël Faye, auteur de *Petit Pays*, cosigne le documentaire.

